

AGIR DANS L'HISTOIRE RÉFLEXIONS ISSUES D'UNE RECHERCHE SUR LE SIDA

PAR

Nicolas DODIER

Cette contribution s'attache à soulever les questions auxquelles est confrontée la sociologie, dès lors qu'elle cherche à étudier l'action sous l'angle de son rapport au temps historique. Que toute action soit envisageable sous cet angle est une conséquence de ce que Paul Ricoeur nomme notre "condition historique" (Ricoeur, 2000). Cela n'implique pas pour autant qu'il faille impérativement historiciser les catégories de l'action. Tout dépend à cet égard des visées que l'on se donne lorsqu'on s'engage dans l'étude de l'action. Les neuropsychologues, par exemple, n'ont pas besoin de l'histoire pour appréhender les actions ordinaires des personnes atteintes de la maladie d'Alzheimer et les modes d'intervention sur l'expérience des malades. Une réflexion sur "l'agir dans l'histoire" suppose d'examiner dans un même mouvement le temps historique et les raisons qui sont susceptibles de nous inciter à envisager l'action sous cet angle.

Notre point de départ, est la boucle formée par "l'agir dans l'histoire". En amont, l'histoire, conçue comme la somme de ce qui est advenu, pèse sur toute action. C'est à cette partie amont de la boucle que se réfèrent généralement les commentaires qui insistent sur l'historicité de l'action. Mais l'histoire est également présente sur le pan aval. Toute action, individuelle ou collective, est susceptible d'être enchevêtrée à d'autres actions, de telle sorte qu'elle puisse, en son résultat plus ou moins lointain, être incluse dans un récit historique. Cette partie aval de la boucle — la portée historique des actions, y compris les actions individuelles — est moins visible lorsqu'on envisage l'historicité des actions. Sans doute parce qu'elle n'est de prime abord réservée qu'aux grandes actions, celle dont la portée est à l'évidence durable, et concerne le plus grand nombre. Mais cette restriction, si elle a pu avoir son heure de gloire en histoire politique, paraît aujourd'hui beaucoup trop restrictive.

Partons des critiques généralement adressées à la sociologie pragmatique. La plus courante est la critique de son "présentisme". Cette critique doit être prise au sérieux, tout en dépassant l'idée qu'une historicisation des catégories de l'action est justifiée "en soi". Il convient d'examiner ici cette critique en interrogeant le "besoin d'histoire" dont elle témoigne. Interroger ce besoin d'histoire devrait permettre de mieux évaluer la pertinence de la critique du présentisme, et de préciser la manière d'y répondre. Il s'agit donc de penser les articulations entre la sociologie de l'action et l'histoire, sans que soit supposée pour autant évidente l'existence d'une convergence possible entre les deux¹.

S'interroger sur le besoin d'histoire, c'est chercher à évaluer les démarches historiques sous un angle pratique — ce que le lecteur peut tirer de la lecture du texte —, au-delà de leur cohérence théorique ou de leur validité empirique. C'est le type de démarche adopté par Friedrich Nietzsche lorsqu'il évalue l'histoire à l'aune de son intérêt pour la vie (Nietzsche, 1988). Si la notion de "vie" est problématique, l'approche nietzschéenne pose une question directe : que nous apportent les textes historiques ? Cette démarche possède notamment le mérite, concernant l'histoire, de cesser de considérer comme évidente la pertinence d'une culture historique, évidence tellement ancrée, comme le rappellent les travaux de Reinhart Koselleck, dans la culture de la modernité, qu'elle reste très insuffisamment explicitée (Koselleck, 1990).

LA SOCIOLOGIE DE L'ACTION ET LA PRÉSENCE DE L'HISTOIRE

La critique du présentisme de la sociologie pragmatique néglige trop souvent la présence forte, de fait, de l'histoire dans ses travaux. Les faiblesses liées à la *manière* par laquelle le temps historique est abordé sont du même coup sous estimées, dès lors que c'est l'histoire dans son ensemble qui est supposée absente. Les travaux qui relèvent d'une sociologie de l'action et qui revendiquent nettement une position supra-historique se réduisent pratiquement à peu de chose. Il s'agit pour l'essentiel de l'ethnométhodologie, dont la radicalité du programme vise à mettre en évidence les propriétés structurelles de l'action, pour toute personne maîtrisant le langage ordinaire. Dans le cadre limité de cette contribution, nous nous centrerons sur la sociologie pragmatique telle qu'elle s'est développée en France. On peut y distinguer au moins deux conceptions du temps historique.

La première est la conception, que l'on qualifiera ici de *structurale historique*, défendue par Luc Boltanski et Laurent Thévenot (1991). Ses grandes orientations sont à présent bien connues. Elle part de l'hypo-

1. La convergence entre la sociologie de l'action et le tournant critique des *Annales*, si elle a joué le rôle d'aiguillon pour sceller une nouvelle forme d'alliance entre sociologie et histoire, laisse en effet aujourd'hui ouvertes quantités de questions sans réponse dès lors qu'il s'agit d'opérationnaliser les investigations.

thèse selon laquelle les hommes du présent ont à leur disposition un répertoire limité et recensable de registres pour s'engager dans l'action justifiée. Ces registres sont largement contradictoires, mais tout un chacun peut les mobiliser en situation. Ces registres sont sédimentés à titre de compétences plurielles. Lorsqu'ils se justifient de ce qu'ils font, les acteurs font référence à ces répertoires de manière partielle, la pleine justification de chaque registre ayant fait l'objet, par ailleurs, d'un texte fondateur, disponible dans notre tradition. Cette hypothèse recèle beaucoup de potentialités pour modéliser les actions justifiées. On peut toutefois regretter que le temps historique y soit présent sans pratique de l'histoire. Ce manque d'une histoire "pratiquée" est une faiblesse empirique qui a été souvent signalée. Mais elle est également, et surtout, une faiblesse pratique. Il en ressort en effet une certaine vision du passé. Lorsqu'on regarde en sa direction, on ne trouve que peu "d'acteurs historiques", c'est-à-dire d'acteurs qui "font l'histoire". Seuls les auteurs de textes fondateurs pourraient être tenus pour tels. Les lecteurs en ressortent privés de modèles de référence pour agir aujourd'hui sur l'histoire.

Cette conséquence pratique est renforcée lorsqu'on examine le modèle d'action proposé par Luc Boltanski et Laurent Thévenot. Ce modèle offre en effet au lecteur la possibilité d'agir dans l'horizon fermé des "mondes communs", liés eux-mêmes à la référence aux "cités" considérées comme les modèles de référence pour notre sens de la justice. Le lecteur est sans prise sur ces références. Elles se présentent à lui comme des données structurales qui forment le seul horizon possible de son invention politique. Les perspectives d'invention résident dans la pratique de la "dénonciation", ou dans l'établissement de "compromis" entre cités, au travers d'une "prudence" bien comprise. Du côté aval, la boucle de l'agir dans l'histoire s'en trouve dès lors singulièrement limitée. Enfin, les différentes cités-mondes occupent des positions strictement symétriques. Cette symétrie va bien au-delà de l'impartialité méthodologique qui est censée caractériser toute enquête sociologique ou historique. C'est bien plutôt un acte de mise en équivalence des justifications "finales" qui sont susceptibles de supporter chacun des registres d'action. Le modèle suggère une dimension tragique aux disputes, celles-ci étant conçues comme un choc de cités-mondes sur fond d'irréductibilité, toutes les formules qui se réfèrent à ces cités pouvant se prévaloir d'une même prétention à la légitimité. Le modèle place le lecteur devant des horizons d'attente pluriels, contradictoires, et aussi légitimes les uns que les autres. Si le modèle possède le grand mérite d'éclaircir, pour tout lecteur, la complexité de l'action justifiée, on peut craindre qu'il n'ouvre, en même temps, que sur une perspective de perplexité ou de prudence. Il lui manque, sur le plan pratique, la formulation d'un horizon d'attente plus *centré*, apte à réconcilier le lecteur avec une action "orientée", "vectorisée"².

2. Nous n'entamerons pas ici, compte-tenu du caractère liminaire de cette réflexion sur l'histoire, une discussion de la manière dont Luc Boltanski et Eve Chiapello (1999) ont plus récemment précisé le mouvement historique dans lequel peut s'inscrire l'émergence d'une nouvelle cité, en lien, pour l'essentiel, avec les transformations globales du capitalisme.

Plusieurs travaux de sociologie pragmatique ont emprunté, vis-à-vis de l'histoire, une autre orientation, que l'on peut qualifier de *généalogique*. Le sociologue part des observations détaillées de l'action présente, souvent en recourant à l'ethnographie, et remonte le fil du passé pour situer d'où viennent ces ressources et comment elles ont été construites³. Contrairement à la démarche précédente, il s'agit de remonter véritablement la chaîne des transmissions historiques qui ont conduit à forger les dispositifs qui encadrent des actions d'aujourd'hui. Cette approche met en évidence des filiations d'objets ponctuels. Elle procède, en suivant plusieurs fils en parallèle, à une genèse de l'hétérogène présent dans les observations ethnographiques. Le rôle pivot de l'ethnographie comme moteur de la remontée historique est très notable dans les travaux de Francis Chateauraynaud sur la faute professionnelle (1991), dans la recherche de Jean-Philippe Heurtin (1999) sur les débats parlementaires, ou dans le travail que nous avons conduit avec Agnès Camus concernant les urgences hospitalières (Dodier et Camus, 1997). Dans le travail de Danny Trom sur le paysage, le passage par l'histoire est même conçu, pour l'essentiel, comme un détour méthodologique, une manière de créer de la distance vis-à-vis du présent : il s'agit de rechercher dans l'histoire, des cas analogues à ceux observés dans le présent, et qui renseigneraient sur ce qui n'est plus explicité dans les mobilisations actuelles (Trom, 2000).

Le ressort sur lequel joue cette présence de l'histoire est de révéler la somme des ressources nécessaires pour construire l'implicite, ou l'allant de soi d'aujourd'hui. Cette révélation de l'implicite joue sur un ressort analogue à celui développé par la sociologie des sciences lorsqu'elle cherche à ouvrir les boîtes noires⁴. Elle nous met en présence du moment de construction des objets, des dispositifs et des mots qui nous entourent. Ce moment a pu être progressivement effacé, cette mise à jour d'une certaine origine des ressources offre des prises pour critiquer, preuves à l'appui, la manière dont certaines d'entre elles peuvent être aujourd'hui légitimées. Cette orientation généalogique est confrontée aujourd'hui à plusieurs limites. Elle est confrontée tout d'abord à la question de la "visibilité" du récit. Paul Ricoeur (2000) introduit cette notion pour rappeler l'une des exigences qui pèsent sur le récit historique : être à même de produire une image globale à laquelle le lecteur puisse ensuite se référer dans son action, au même titre que les images qui impriment sa mémoire. L'image d'un écheveau de fils à l'origine de

3. On trouvera dans les autres contributions à ce volume des discussions concernant les termes appropriés pour qualifier cette démarche de remontée dans le temps historique : "généétique" ou "généalogique" notamment. J'ai préféré ici utilisé le terme de "généalogique" en raison des connotations biologiques aujourd'hui très fortement liées, qu'on le veuille ou non, au terme de "généétique".

4. Dans le cas précis des sciences, l'ouverture rétrospective des boîtes noires s'inscrit dans la volonté de mettre au jour ce que les modernes cherchent à recouvrir concernant le travail quotidien de la science (Latour, 1991). L'entreprise qui consiste à revenir systématiquement sur les moments "chauds" où, dans l'histoire, les outils du présent ont été concrétisés, est déployée d'une manière exemplaire par Alain Desrosières (1993) dans son ouvrage sur les statistiques.

l'hétérogène, à laquelle conduisent souvent les recherches généalogiques de la sociologie de l'action, trouve ici ses limites car la capacité de mémorisation de l'image globale d'un mouvement historique, nécessaire pour que le récit historique prenne corps chez ses lecteurs, est ici rendue difficile. Il existe donc une tension entre la contrainte de "visibilité", et le projet qui consiste à remonter les fils divers d'une pluralité de ressources symétrisées⁵. Cette approche de l'histoire est confrontée à une autre limite : c'est généralement une histoire "à trous". Forcée dans l'art de disséquer des controverses, elle excelle dans la focalisation du regard sur quelques épisodes marquants. Mais il lui manque les outils et les méthodes pour suivre le déroulement du temps historique.

Les recherches de sociologie pragmatique ont suscité, en réaction, et notamment de la part de ceux qui s'en sont pris à son présentisme, le retour (ou l'attachement renforcé) à une approche de l'action que l'on peut qualifier d'englobante. Celle-ci vise à retrouver le sens de l'historicité en mettant d'une manière générale les unités d'analyse "locales" sous la souveraineté des unités plus "globales". D'une manière générale, le temps court est envisagé sous la législation du temps long, et l'espace local sous l'espace plus global : l'engagement dans la situation sous la stratégie, les événements et les épisodes sous la structure, le village sous la culture, la séquence d'action sous l'espace social. Cette réaction englobante n'est pas sans poser de problèmes. D'une part, le coût d'une telle réaction est qu'elle ne peut se construire que moyennant une approximation considérable concernant la dynamique des actions individuelles. La mise en évidence du temps long se fait au prix d'une incapacité à appréhender la dynamique propre aux échelles de temps plus courtes. La hiérarchie surplombante des temporalités empêche du même coup de penser la façon dont des épisodes plus courts en viennent à marquer le long terme, à devenir des épisodes "marquants" sur le plan historique. Plaçant l'événement ou la période sous le règne de la structure, elle empêche de penser ce que la structure peut devoir à la dynamique des épisodes. Sur un plan pratique, cette minimisation du rôle potentiellement structurant des épisodes restreint à tort l'horizon d'invention politique. Enfin, la réaction "englobante" face au spectre du présentisme peut difficilement se défaire d'une contradiction fondamentale. Car s'il s'agit de critiquer "en soi" le manque d'historicité, on peut toujours demander plus d'historicité et imposer ainsi à l'enquête une recherche toujours plus en amont vers l'origine des choses. Comme il existe toujours un temps plus long, et des entités plus englobantes, la régression historique est sans fin, et le reproche d'un manque d'historicité ne peut donc valoir, en elle-même, comme critique. Il est alors possible de sortir de cette contradiction en défendant l'idée d'une "histoire en soi", comme acteur singulier et collectif radicalement englobant à la manière de Hegel. Cette position se heurte quant à elle à une nouvelle contradic-

5. Le projet "archéologique" de Michel Foucault (1969) est porteur de récits plus visibles, mais paie cette visibilité au prix fort : en exagérant très nettement la capacité d'une épistème homogène à s'imposer pour chaque période de l'histoire.

tion : comment en effet un locuteur lui-même inséré dans le temps historique pourrait-il se faire le porte parole de l'histoire en soi ?⁶

La construction d'une véritable sociologie de "l'action dans l'histoire" se situe donc au carrefour de plusieurs exigences : comment surmonter les difficultés de la sociologie pragmatique lorsqu'il s'agit de développer une pratique de l'histoire qui permette de suivre, en vue d'un récit visible, la continuité du temps historique, sans pour autant céder à une approche "englobante" de l'historicité de l'action ? Dit de manière elliptique, le défi consiste à passer d'une sociologie de l'action placée "dans l'histoire" comme dans un contexte, à une véritable sociologie de "l'action dans l'histoire".

LE SUIVI DE L'ACTION DANS L'HISTOIRE : L'ÉTUDE D'UNE PÉRIODE CRITIQUE

Le projet que nous avons conçu pour remplir ce cahier des charges se propose de prendre pour objet la *période critique* associée à un objet émergent (le virus du sida)⁷. La notion de "période critique" vise à prolonger vers le plus long terme la terminologie proposée par Francis Chateauraynaud et Didier Torny (1999) pour qualifier les formes de mobilisation (alerte, controverse, polémique, affaire, crise). Une période critique peut être définie comme une période qui, jalonnée généralement par les différents étages de la mobilisation (de l'alerte à la crise), est caractérisée par l'activation soutenue du sens critique des acteurs autour d'un objet problématique. La référence faite, dans l'approche, à des non humains problématiques (ici, le virus du sida, les molécules concrétisées pour lui faire obstacle) n'est pas sans importance. Elle tend à rappeler que si l'histoire a bien pour objet, comme le suggère Marc Bloch, "les hommes dans le temps", il s'agit d'une histoire en prise sur le monde, c'est-à-dire liée dans son déroulement à la façon dont les non humains offrent, ou non, du répondant aux humains. Nous nous concentrerons sur quatre points d'articulation dans la mise en œuvre de ce travail : 1. la constitution d'un espace-temps de référence ; 2. le suivi, à l'intérieur de cet espace-temps, des variations d'échelles (les échelles de temps, les échelles d'acteurs) ; 3. l'accent mis sur l'invention politique des acteurs ; 4. la plongée de la période critique dans un temps plus ample.

La construction d'un espace-temps de référence

Cet espace-temps correspond à l'établissement de ce que Michel de Certeau appelle, dans son analyse de l'opération historiographique, le

6. Voir la critique adressée à Hegel par Ricoeur (2000).

7. Le programme vise à étudier plus précisément la mobilisation autour des traitements du sida (recherche thérapeutique, mise à disposition des traitements) (Dodier, 2002). Il a été conduit en collaboration avec Janine Barbot, qui a centré son travail sur le mouvement associatif (Barbot, 1998, 1999, 2002) ; il a bénéficié de la contribution de Andrei Mogoutov pour l'aide méthodologique et de Sophia Rosman pour une partie de l'enquête auprès des médecins.

"lieu" de l'histoire (Certeau, 1974). Ce lieu possède une face pratique : il s'agit du dispositif qui sert à délimiter les documents pertinents, et à les stocker sous forme d'archives. C'est à l'intérieur de cet espace-temps que l'on va "suivre le temps", c'est-à-dire que l'on va être ouvert à la survenue des événements. La contrainte d'opérer en continu à l'intérieur de ce dispositif limite les possibilités d'arbitraire dans le choix des événements ou des acteurs importants. Cet arbitraire du déplacement qui reste souvent un obstacle majeur à la pratique d'une réflexivité suffisante concernant la nature de l'interprétation historique à laquelle on procède. A l'intérieur de cet espace-temps, on va pouvoir être également ouvert à la nature des acteurs en présence, quelle que soit leur échelle.

L'espace-temps de référence est également un *espace de mesure* pour apprécier les forces en présence. Il est en effet nécessaire de disposer d'un tel espace pour différencier les actions selon leur portée respective : ce qui est repris et ce qui ne l'est pas ; ce qui est présent et ce qui est absent, et avec quel poids. Là encore, sans espace, il devient impossible de maintenir un cap dans le "suivi des acteurs" (jusqu'où les suivre ? pourquoi s'arrêter ? pourquoi continuer ?). Le slogan de la sociologie pragmatique, "suivons les acteurs !" a su mettre en exergue l'intérêt méthodologique d'une attitude qui consiste à prendre au sérieux le travail d'argumentation des acteurs, et à garder une ouverture sur la nature, parfois hétérogène et imprévue, des moyens mobilisés par les acteurs pour faire valoir leur point de vue. Mais elle s'est heurtée fréquemment à l'absence d'une mesure qui permette de régler les contours de ce suivi. Sans espace de mesure, il s'avère également difficile d'établir des équivalences entre les entités en présence. L'espace-temps est le dispositif qui permet de garantir une impartialité minimale des jugements, dès lors que l'on a à différencier les acteurs (ou les actions) selon leur poids.

Dans l'exemple du sida, nous avons choisi pour espace-temps de référence la *scène publique*, ou la *sphère publique* c'est-à-dire l'ensemble des arènes (Habermas, 1978) où l'on vise "le public" comme audience). Cette sphère est éclatée dans les sociétés contemporaines. C'est l'opération historique qui la reconstitue comme un tout. Notre stratégie a consisté à traiter en parallèle les corpus de documents qui témoignent de différentes arènes de la scène publique (principalement dans le cadre du programme : presse écrite grand public, presse médicale, presse spécialisée dans le sida, liste des essais officiels de médicaments, réunions de concertations entre les associations et les promoteurs d'essais, presse associative). Dans notre étude, l'action "publique" à laquelle nous faisons référence, c'est celle qui se déroule sur la scène publique. Celle-ci est le lieu du récit, et de saisie des équivalences. Comme au théâtre, les acteurs discutent sur cette scène d'événements qui renvoient à quantité d'autres lieux. Mais ces lieux ne sont présents dans notre analyse qu'en tant qu'ils sont l'objet d'un discours public. A l'intérêt métho-

dologique de permettre la constitution d'un lieu des archives, la scène publique conjugue celui d'être un lieu majeur de l'invention politique.

Les variations d'échelles

La notion de "jeux d'échelles" a été développée en histoire en réaction au primat accordé par l'école des Annales à l'histoire de longue durée (Revel, 1996). L'accent a été mis essentiellement sur l'intérêt d'une démarche ouverte à l'invention quasi expérimentale de l'historien dans la définition des échelles de phénomènes appréhendées. Si cette nouvelle manière de penser l'histoire a constitué une réaction salutaire contre l'hégémonie injustifiée de la longue durée, elle tend à considérer l'échelle des phénomènes surtout sous l'angle de la stratégie d'enquête adoptée par l'historien. Un objectif de notre enquête est d'appréhender ces variations d'échelles comme un phénomène non pas choisi, mais qui *s'impose* à l'observateur, dans le cadre fixe d'un espace-temps de référence, ici la scène publique du sida. De telle sorte que ces variations n'apparaissent plus seulement comme l'effet d'un jeu de focales de la part de l'historien, mais bien comme un phénomène qui appartient à la dynamique de la mobilisation collective sur la scène publique, et qui met le sociologue, en quelque sorte, devant le fait accompli⁸.

Au centre de ces variations d'échelle, on retrouve la notion centrale d'*épreuve*, comme moment traversé par les acteurs, qui débouche sur une qualification ou une requalification des entités pertinentes. On propose de distinguer deux types d'épreuves : les *épreuves endogènes*, et les *épreuves diffuses*. Les premières sont définies, constituées, et interprétées par les "acteurs eux-mêmes", présents sur la scène publique. Elles peuvent être qualifiées d'endogènes, au sens où les ethnométhodologues parlent du sens endogène de l'action : le travail de qualification ou de requalification des entités pertinentes est manifesté, rendu intelligible par les acteurs dans le cours de leur action. Le sociologue rend compte, au deuxième degré, du travail de qualification qui leur est lié. Il ne possède pas la maîtrise des échelles. Elles lui sont imposées par la façon dont les acteurs procèdent. L'extension temporelle des épreuves peut varier considérablement. Ce sera une expérimentation de quelques heures dans un laboratoire ou une conférence de presse d'un après-midi ; ce seront dix ans d'épidémie qui seront réinterrogés pour faire le bilan d'une politique publique de recherche, pour tresser des lauriers ou accuser les coupables. Ce qui varie également, dans ces épreuves,

8. Voir également, à partir d'un corpus non historique, le travail de Luc Boltanski sur la dénonciation publique (Boltanski, 1990). La façon dont l'échelle très variable des mobilisations contraint littéralement le sociologue dans ses déplacements, y compris dans la nécessité d'avoir à inventer les outils qui permettent d'être à la hauteur des moments critiques de prolifération d'acteurs, est très nette dans les travaux de Francis Chateauraynaud (1991, 1999 avec Didier Torny).

c'est l'échelle des acteurs qualifiants et des acteurs qualifiés. Les énonciateurs qui prennent position sur la scène publique le font en prenant appui sur des dispositifs de représentation. Parfois ce sont des individualités qui s'expriment en leur nom propre (dans le cadre du sida : Luc Montagnier, Willy Rozenbaum, Jacques Leibowitch, etc.) ; à d'autres moments interviennent des énonciateurs qui se constituent eux-mêmes, ou qui sont constitués comme représentants d'entités beaucoup plus larges (les "spécialistes du sida", les "malades", les "pays du tiers monde", etc.). La légitimité ou non de la présence sur la scène publique de ces énonciateurs de statuts extrêmement différents est bien évidemment au cœur de l'histoire. Les acteurs qualifiés dans les épreuves, faut-il le rappeler, changent d'échelle par là même.

Les épreuves diffuses sont d'un autre ordre. Elles ne sont pas manifestées par les acteurs eux-mêmes. Elles demandent, pour être vues, des outils proprement sociologiques. Car le sociologue est également en mesure, dans l'espace-temps qu'il a défini, de constituer ses propres mises à l'épreuve des documents collectés. Il peut alors identifier, avec ses propres moyens, des acteurs qui peuvent être intégrés au récit historique, des acteurs sociologiques qui, s'ils n'étaient pas déjà désignés sur la scène publique, comme acteurs de l'histoire, n'en sont pas moins des protagonistes. C'est un point sur lequel la sociologie pragmatique a jusqu'à présent fait l'impasse, occupée qu'elle était à rendre justice au travail des "acteurs eux-mêmes" pour qualifier les entités, voire pour mettre en intrigue le temps, ou le temps historique. Un moyen d'identifier le travail sous-jacent des épreuves diffuses, et de les intégrer au récit historique, consiste à mettre en série les épreuves endogènes le long de la période critique (ou de sous-périodes). Une forme caractéristique d'épreuve diffuse est l'*épreuve générationnelle*, c'est-à-dire une manière de former, au travers d'une succession d'épisodes, des générations d'acteurs caractérisées, pour chacune d'entre elles, par une similitude dans la manière d'être affecté et d'agir en rapport avec l'objet problématique (ici : le sida). Une génération, c'est un ensemble d'acteurs marqués par les mêmes épisodes. Tous les acteurs d'une même génération ne sont pas mobilisés dans chaque épreuve, mais on s'aperçoit rétrospectivement qu'au-delà des géométries locales propres à chaque épisode (polémique, affaire, crise), se structure, entre les générations, un espace des prises de position qui possède une stabilité relative. On peut en étudier les grandes lignes, et les transformations relatives, au cours de la période critique.

La succession des débats autour de l'éthique et de la méthodologie des essais thérapeutiques fait ainsi apparaître la tension "structurelle" au cours de cette période (Dodier et Barbot, 2000), entre des médecins qui sont partisans de protocoles d'essais très stricts pour assurer l'objectivité des résultats (recours au placebo, à l'aveuglement des pratiques médicales lors des tests, au tirage au sort des patients qui vont recevoir le produit, à des essais maintenus pendant un temps long,...),

et des médecins qui sont partisans d'essais plus souples (pas de placebo ou pas de randomisation, contestations de l'aveugle, essais de courte durée,...). Les médecins stricts se réfèrent à l'exemple de la cancérologie ou de l'hématologie, ils cultivent une méfiance à l'égard de l'intrusion des non scientifiques dans la marche des protocoles (la presse, les malades), et croient à l'existence d'une méthodologie scientifique de référence pour contrer les puissances du marché ou le flou de l'opinion. Ils ont été mobilisés dans le domaine du sida assez tardivement (essentiellement à partir de la création de l'Agence publique spécialisée dans les recherches thérapeutiques en 1989) : c'est parmi eux que l'on retrouve les principaux responsables de l'Agence. Les médecins plus souples se réfèrent à l'urgence comme élément essentiel à prendre en compte pour développer et mettre à disposition les médicaments ; ils sont plus prompts à se saisir des nouvelles molécules proposées par les firmes et font référence aux acquis de leur expérience clinique personnelle (en plus des résultats d'essais thérapeutiques standard) pour apprécier le bien fondé des traitements. Engagés tôt dans l'épidémie de sida, et sensibles à la nécessité de mobiliser rapidement les institutions officielles, ils se méfient des retards bureaucratiques de celles-ci. La formation de générations différentes d'acteurs peut être examinée à partir d'autres questions saillantes de la scène publique comme par exemple le rôle des réglementations et des comités bioéthiques concernant la recherche médicale, la lutte contre le charlatanisme, le rôle de la presse grand public dans la circulation des informations scientifiques, la part dévolue aux associations de malades dans la production des connaissances scientifiques et dans l'espace public. Cette analyse laisse ouverte l'existence de fortes variations individuelles à l'intérieur d'une même génération. L'appartenance à une génération n'est pertinente, pour un individu, qu'en relation avec certaines questions saillantes. Elle n'englobe pas l'ensemble de ses actions. Autrement dit, la notion de génération n'est pertinente qu'en rapport avec certaines catégories d'épreuves. Ce qui laisse la possibilité pour d'autres sortes d'épisodes d'opérer des lignes de fracture tout à fait transversales, en fonction de l'angle nouveau sous lequel sont pris les individus.

Cette sociologie pragmatique de l'action dans l'histoire n'est un retour ni à l'événement, ni à la structure, ni au micro, ni au macro. Les événements marquants, s'ils sont bien identifiés au cours de la période critique, ne sont pas attribués à des grands hommes, comme dans l'histoire politique épinglée par l'École des Annales. L'histoire que nous brosons est une histoire du politique plutôt qu'une histoire de "la politique" au sens de mise en scène de l'action des grands hommes. Toutes sortes d'acteurs, individuels ou collectifs, peuvent être candidats, et occupent de fait une place de choix dans la genèse des événements marquants : ici l'ANRS (Agence publique de recherche), là Jacques Leibowitch comme médecin singulier, là encore l'association Act Up, ou les médecins de telle génération, ou l'ensemble des associations regroupées sous le sigle TRT5, ou Line Renaud comme personnalité du spectacle, etc. Par ailleurs, les événements étant mis en série, ils font

apparaître, à travers notamment les épreuves diffuses, des régularités de plus long terme. Plutôt qu'un retour à l'événement, il s'agit donc d'une tentative pour tenir compte, dans l'histoire d'une scène publique, de l'entrecroisement des unités temporelles dans la dynamique de l'action historique : entrecroisement entre des épisodes (alertes, affaires, crises...), des stades de concrétisation des objets (le virus ou les virus, les médicaments...), des tournants générationnels. Dans cet entrecroisement, l'épisode peut véritablement *marquer* la longue durée. C'est précisément en ce sens qu'il ne s'agit pas d'un retour à la structure. Certaines sorties d'événements tiennent dans le temps, et font progressivement sentir leurs effets sur toute une période critique⁹. D'autres épisodes "marquent les esprits" : ils sont d'abord mémorisés sous forme d'une icône rapidement disponible, cette icône devient une ressource argumentative durable. C'est ainsi que l'"affaire de la ciclosporine" ou l'"affaire du sang contaminé" ont été mobilisées tout au long de la période comme vignettes du discours. Le temps long se structure autour d'une jurisprudence d'affaires de référence. Enfin, les épisodes ponctuels forgent le temps long à travers des séries. C'est dans le cadre d'un travail d'accumulation d'épreuves endogènes que certains épisodes en viennent à nourrir des épreuves diffuses. On renverra par exemple, dans le cas du sida, à ce qui se forme de "générationnel" dans la série des controverses sur le rôle de la presse dans la circulation de l'information, ou sur l'éthique des essais thérapeutiques (Dodier et Barbot, 2000). En retour, chaque affaire actualise à la fois des formes d'engagement relativement stabilisées (sa dette à l'égard du long terme), attribuables à des acteurs "générationnels", tout en étant à l'origine d'une configuration locale des alliances possibles¹⁰.

L'invention politique

Prendre comme objet d'étude "l'agir dans l'histoire", c'est vouloir remettre au cœur de la sociologie la saisie du travail d'invention politique, conçu ici comme une manière nouvelle d'établir et de légitimer les rapports de pouvoirs entre acteurs. Plutôt que de partir d'un modèle structural (*i.e.* : il existe une grammaire générale à l'intérieur de laquelle l'ensemble des acteurs chemine), on laisse ouverte la possibilité que les acteurs définissent, au cours de l'histoire, de nouvelles formes

9. Par exemple, la nomination en 1989 à l'ANRS de J. P. Levy est un épisode aux conséquences nombreuses. Elle permet tout d'abord une présence individuelle très durable sur la scène publique. Elle est à l'origine, progressivement, d'une transformation générationnelle importante par des effets d'attribution de pouvoirs de proche en proche : avec lui, J. P. Levy nomme aux postes clefs dans l'organisation des essais thérapeutiques des médecins dont l'itinéraire a été marqué par des épisodes semblables au sien (les médecins d'une certaine génération). La pratique de la recherche thérapeutique chez les médecins déjà engagés dans le sida, d'une autre génération va s'en trouver en retour bouleversée.

10. Ce point est bien montré dans l'ouvrage de Janine Barbot (2002), concernant la géométrie des alliances entre les associations qui composent le groupe interassociatif TRT5 (Act Up, Action traitements, Aides, Arcat Sida, Sida Info Service, Vaincre le Sida) concernant la série des affaires relatives aux conditions de mise à disposition des médicaments (ganciclovir oral, 3TC, antiprotéases, etc.).

politiques. Il s'agit d'une hypothèse de départ et non d'un quelconque optimisme concernant les capacités et les volontés d'innovation des acteurs. Rien n'exclut *a priori* que l'examen de la scène publique au cours d'une période critique de référence conclue à l'absence d'une telle invention. Par ailleurs, même en cas d'invention politique, celle-ci est peut-être très diversement distribuée. En identifiant les acteurs moteurs dans ces transformations (à l'intérieur bien sûr de l'espace-temps de référence), on mesure les contributions différentielles des uns et des autres¹¹. Là encore, l'appui sur un espace-temps de référence est central pour prendre la mesure des phénomènes émergents.

Ce qui est en jeu sur la scène publique, c'est donc un travail pour légitimer la définition et l'agencement des pouvoirs (entre chercheurs individuels, institutions scientifiques, presse, protocoles de recherche, militants associatifs, comités d'éthique, agences publiques, etc.). Chaque prise de position tend à soutenir telle ou telle formule. Que l'invention politique soit placée au cœur de l'agir, signifie qu'il n'existe pas de justification "totale" pour l'une ou l'autre des formules. Au contraire, la justification du pouvoir est marquée par une incomplétude fondamentale. Et l'agir consiste précisément à problématiser l'existant pour promouvoir du nouveau. En se focalisant sur "l'agir dans l'histoire", on met l'accent sur le fait que la clôture des justifications est toujours relançable en leurs zones d'ombre¹². Dans le cadre d'un domaine tel que le sida, où la question de la science et de la médecine est centrale, les pouvoirs sont légitimés par des formes de savoir. C'est pourquoi ce suivi de l'invention politique est en même temps un suivi de la construction des *bases épistémiques* de la répartition des pouvoirs.

Le travail sur le contemporain

La sociologie de l'action dans l'histoire tend à se concentrer sur le contemporain, et donc sur des acteurs souvent vivants, et les générations qui les ont précédés. L'accent mis sur les épreuves générationnelles conduit à proposer au lecteur une temporalité historique qui s'articule avec le temps biographique. L'objectif est ici d'articuler la notion de "dette" au sens historique (le passé en héritage) et la "dette" au sens biographique (ce que les générations d'aujourd'hui doivent à leurs confrontations avec les générations antérieures). C'est le rapport à des générations présentes et antérieures qui est travaillé par le texte

11. L'invention politique n'est pas supposée être, comme dans le cadre d'analyse proposé par Alain Touraine, le monopole de "mouvements sociaux" sur lesquels serait polarisée l'enquête.

12. Le modèle considéré tend à éviter la formule du court-circuitage de la justification par le travail des textes fondateurs, caractéristique du modèle des cités de Boltanski et Thévenot (1991). Jamais achevée, la justification tire sa portée sur la scène publique de la répartition existante des pouvoirs qui permet à certains acteurs de pouvoir prétendre avoir le dernier mot, tant que, du moins, cette répartition ne se trouve pas elle-même remise en cause. Les formes politiques concernent autant les conditions de l'énonciation que ce dont parlent les énoncés.

sociologique. En procédant ainsi, la sociologie de l'action dans l'histoire pointe à la fois vers la vie biologique et vers le rythme des épreuves marquantes¹³. D'une manière générale, toute histoire est une manière pour l'historien de proposer à ses lecteurs une façon de "marquer le passé" (de Certeau, 1974). C'est alors en se positionnant vis-à-vis des générations directement antérieures, que le lecteur est invité à se situer en même temps dans la direction d'un "devoir-faire".

Les vecteurs historiques et le statut du cas

Comme pour la notion d'épreuve, la conception du temps historique possède deux facettes. La première facette est le temps historique *endogène*, c'est-à-dire la multitude des références faites par les acteurs, sur la scène publique, à l'occasion de leurs prises de position, à la temporalité historique dans laquelle s'inscrivent selon eux les épisodes dans lesquels ils sont engagés¹⁴. La deuxième facette est le temps historique *du sociologue*, à savoir sa propre sémantique du temps historique, sa manière d'articuler, à propos du cas traité, et pour reprendre les catégories forgées par Koselleck dans son approche conceptuelle de l'histoire, le "champ d'expérience" et "l'horizon d'attente". Cette deuxième facette doit transparaître du récit historique, si celui-ci veut remplir l'exigence de visibilité. Au travers du détail des événements qui jalonnent la narration doit se dégager une image d'ensemble mémorable par le lecteur, et susceptible d'être reprise par lui (y compris dans le dialogue susceptible de s'instaurer entre les sémantiques du temps historique défendues par les acteurs et celle proposée par le sociologue). Il s'agit donc pour le récit historique de proposer un *mouvement général* de l'histoire du cas considéré.

Le travail d'invention politique caractéristique de la période critique du sida apparaît ainsi comme rencontre de quelques grands *vecteurs historiques*. Un vecteur historique peut être conçu comme une façon d'activer et d'organiser le sens critique, dotée d'une certaine présence et d'une certaine durabilité sur la scène publique, et envisagée sous l'angle de sa capacité à mobiliser des humains et à concrétiser des dispositifs de distribution des pouvoirs. Le vecteur historique, c'est le sens critique en prise sur le monde. Les vecteurs peuvent être considérés comme *montants* lorsque les capacités de concrétisation s'élargissent, ou *descendants* dans le cas contraire. On peut identifier par exemple, à propos du sida, l'existence de deux grands vecteurs montants : *l'enclavement de la science médicale* ; *la constitution d'un pouvoir des patients*. Le premier est porté plus particulièrement par les médecins "stricts" décrits plus haut, qui répondent à la demande de médicaments par

13. Une génération étant définie par les épreuves marquantes qu'elle a traversées, la succession des générations n'est pas régulière, mais dépend des événements en prise sur le monde.

14. Les références au temps historique font elles-mêmes partie de l'ensemble des références à la temporalité, la temporalité historique n'étant que l'une parmi d'autres. Voir sur ce point la contribution de Francis Chateauraynaud dans ce volume.

l'attente, la prudence, la référence à une méthodologie scientifique unique (les essais contrôlés randomisés), l'autonomie des institutions scientifiques. Ces médecins mettent l'accent sur la distance qu'il convient de garder face aux mobilisations venant de l'extérieur (les malades, les journalistes, les associations,...). Ils défendent l'horizon d'un monde apaisé, à terme, par la circulation de médicaments véritablement efficaces, grâce au verdict des épreuves scientifiques liées aux essais stricts. Le deuxième vecteur est constitué par l'ensemble des mobilisations qui tendent à élargir la place dévolue aux associations de malades dans l'élaboration des protocoles d'essais, et dans les décisions de mise sur le marché des médicaments. Ce vecteur se retrouve, en fin de période, articulé avec les dispositifs dits de la "démocratie sanitaire", qui débordent largement le cas du sida. L'observation montre que ces deux vecteurs se forment et se transforment *ensemble*. Leur histoire est solidaire. Sur la scène publique, les porteurs de l'un se définissent en référence aux prises de position des autres, et réciproquement (y compris dans les mises en cause). C'est pourquoi l'invention politique ne peut être attribuée dans son ensemble à un acteur, ni à un seul vecteur, mais résulte de leurs interactions sur la scène publique.

Ces vecteurs historiques se déploient autour et en prise avec le virus du sida, et ses traitements. Appréhendés dans le cadre d'une période critique, ils se manifestent comme *spécifiques à un objet*. Mais ils s'affichent en même temps, sur la scène publique, dans leur dette vis-à-vis de ce qui a précédé l'épidémie de sida. Dette plus ou moins grande selon les vecteurs. L'histoire de l'un (l'enclavement de la science médicale) s'ancre dans d'autres spécialités plus anciennes (cancérologie, hématologie,...) et dans un mouvement trans-pathologies de lutte contre le modèle clinique traditionnel. L'histoire de l'autre (la constitution d'un pouvoir des patients) s'ancre dans la problématique de la stigmatisation homosexuelle. Les associations divergent d'ailleurs dans leurs manières de se référer à des filiations historiques : l'association Aides pointe plutôt vers la lutte pour les droits civiques "non identitaires" (la prison par exemple), ou vers le travail de Michel Foucault ; Act Up Paris pointe vers les activistes américains, vers les persécutions nazies en tant qu'elles obligent les homosexuels d'aujourd'hui à penser leurs propres pratiques vis-à-vis de la question de la stigmatisation (le symbole du triangle rose retourné vers le haut en signe de fierté). Pour chacun des vecteurs, la disponibilité de travaux historiques permet d'élargir, vers le passé, les points de fuite du temps¹⁵. La période critique autour du sida, comme objet spécifique, apparaît elle-même comme le lieu de rencontre et d'activations réciproques de vecteurs historiques à l'antériorité

15. Le travail de Harry Marks (1997) sur les "réformateurs de la thérapeutique" est ainsi très précieux pour resituer la lutte d'une science médicale enclavée contre la clinique traditionnelle dans l'horizon des mobilisations qui prennent corps aux Etats-Unis au début du siècle, et qui visent à penser d'une manière nouvelle un encadrement scientifique de la médecine, basé sur des statistiques médicales, destiné à lutter contre l'emprise de la presse et du marché.

contrastée¹⁶. C'est en cela que la période critique retenue pour l'analyse peut être tenu comme "cas", c'est-à-dire comme exemple lui-même resitué dans une temporalité historique plus large qui éclaire son existence.

*
* *

La constitution de la période critique comme cas possède également une autre dimension, celle qui pointe vers le futur. Sur la scène publique, les acteurs font retour sur l'épidémie pour en tirer les leçons, et envisager ce qui pourrait être repris ailleurs. La plongée du cas dans un horizon d'attente plus large est à nouveau une opération endogène. C'est une première voie pour penser la portée historique du cas au-delà de son objet spécifique. Les acteurs eux-mêmes transportent le cas au-delà de lui-même par l'intermédiaire de certains vecteurs historiques. C'est ainsi que le travail des militants associatifs du sida est repris, en fin de période, comme référence à suivre ou à discuter pour des dispositifs de "démocratie sanitaire" qui s'établissent d'une façon transversale aux pathologies. Saisir la manière dont les différents vecteurs de la critique sortent du cas achève en quelque sorte, du côté du futur, le travail de plongée du cas dans un espace et une temporalité plus longues. Dit synthétiquement, la période critique apparaît comme moment de recombinaison et de formation de quelques grands vecteurs historiques : ses vecteurs *constituants*. Cela dit, le mouvement général que le sociologue tend, sous forme d'image, à tirer de la période critique, s'il intègre les vignettes qu'en tirent eux-mêmes les acteurs, ne leur est pas réductible. L'ensemble des phases qui jalonnent l'opération historiographique sont parcourues, nous l'avons vu, de mises à l'épreuve proprement sociologiques de la scène publique. C'est en ce sens que le mouvement de l'histoire rendu visible constitue un apport spécifique distinct des leçons simultanément tirées par les acteurs. Il est par exemple frappant que toute la montée d'une science médicale enclavée, en lien avec la chute conjointe du modèle d'autonomie de la profession médicale, tel que pouvait le décrire Eliot Freidson (1984), soit un mouvement qui est en quelque sorte oublié, *in fine*, par les acteurs qui s'expriment sur la scène publique du sida dans les années récentes.

Partant de la boucle de l'agir dans l'histoire, nous en arrivons ainsi à une autre boucle : celle que constitue le mouvement général d'une période critique liée à un objet émergent dans le monde (ici, le virus du sida), insérée elle-même, tant en amont qu'en aval, dans les points de fuite des principaux vecteurs d'une temporalité historique plus large.

16. Cette antériorité variable possède une dimension biographique. Les médecins porteurs du "modernisme thérapeutique" se sont investis dans le sida alors qu'ils étaient déjà "formés". Du fait de l'ampleur prise par la mobilisation et par la forte activation du sens critique, ils sont néanmoins marqués par leur investissement dans ce domaine. Les autres médecins se sont véritablement "formés" avec le sida.

RÉFÉRENCES

Barbot J. (1998) Science, marché et compassion : l'intervention des associations dans la mise à disposition des nouvelles molécules, *Sciences Sociales et Santé* 16 (3) : 67-96.

Barbot, J. (1999) L'engagement dans l'arène médiatique. Les associations de lutte contre le sida, *Réseaux*, n°spécial "Science, malades et espace public" : 155-198.

Barbot, J. (2002) *Les malades en mouvements. La médecine et la science à l'épreuve du sida*, Paris, Balland.

Boltanski, L. (1990) *L'Amour et la Justice comme compétences, Trois essais de sociologie de l'action*, Paris, Métailié.

Boltanski, L. & Chiapello, E. (1999) *Le nouvel esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard.

Boltanski, L. & Thévenot, L. (1991) *De la justification. Les économies de la grandeur*, Paris, Gallimard.

Certeau, M. de (1974) L'opération historique, in J. Le Goff & P. Nora, dir., *Faire de l'Histoire. I. Nouveaux problèmes*, Paris, Gallimard, 19-68.

Chateauraynaud, F. (1991) *La faute professionnelle. Une sociologie des conflits de responsabilité*, Paris, Métailié.

Chateauraynaud, F. & Torny, D. (1999) *Les sombres précurseurs. Une sociologie pragmatique de l'alerte et du risque*, Paris, Editions de l'EHESS.

Desrosières, A. (1993) *La politique des grands nombres. Histoire de la raison statistique*, Paris, La Découverte.

Dodier, N. (2002) Le désenclavement de la médecine et de la science. Leçons politiques de l'épidémie de sida, Manuscrit.

Dodier, N. & Camus, A. (1997) L'admission des malades. Histoire et pragmatique de l'accueil à l'hôpital, *Annales. Histoire, Sciences sociales*, 4 : 733-763.

Dodier, N. & Barbot, J. (2000) Le temps des tensions épistémiques. Le développement des essais thérapeutiques dans le cadre du sida (1982-1996), *Revue française de sociologie* XLI (1) : 79-118.

Foucault, M. (1969) *L'archéologie du savoir*, Paris, Gallimard.

Freidson, E. (1984) *La profession médicale*, Paris, Payot (édition originale en anglais : 1970).

Habermas, J. (1978) *L'espace public. Archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*, Paris, Payot (édition originale en allemand : 1962).

Heurtin, J-P. (1999) *L'espace parlementaire. Essai sur les raisons du législateur*, Paris, PUF.

Koselleck, R. (1990) *Le futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques*, Paris, Ecole des hautes études en sciences sociales (édition originale en allemand : 1979).

Latour, B. (1991) *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique*, Paris, La Découverte.

Marks, H. (1997) *The Progress of Experiment. Science and therapeutic Reform in the United States, 1900-1990*, Cambridge, Cambridge U.P

Nietzsche, F. (1988) *Seconde considération intempestive : de l'utilité et de l'inconvénient des études historiques pour la vie*, Paris, Flammarion (édition originale en allemand : 1874).

Revel, J. dir. (1996) *Jeux d'échelles. La micro-analyse à l'expérience*, Paris, Gallimard-Seuil.

Ricoeur, P. (2000) *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil.

Trom, D. (2000), *Ethnographic inquiry and the historicity of action*, paper presented at *the International Conference on Social Science Methodology*, Cologne, 3-6 Octobre.

